NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

81 N° 8 1959

Influence apostolique et liberté

Lucien JERPHAGNON

p. 811 - 823

https://www.nrt.be/fr/articles/influence-apostolique-et-liberte-1931

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Influence apostolique et liberté

L'ACTION SUR LES PERSONNES EN MATIERE D'APOSTOLAT CHRETIEN

SITUATION DE LA QUESTION.

Une réflexion sérieuse sur les questions touchant l'apostolat chrétien ne saurait se dispenser de faire place à une étude de l'influence de l'homme sur l'homme. C'est une question primordiale qu'on n'élude pas. Exercer ce qu'il est convenu d'appeler l'apostolat chrétien, c'est faire en sorte d'amener d'autres êtres à embrasser la foi en Jésus-Christ dans l'Eglise ou, s'il s'agit de gens ayant déjà la foi de quelque manière, c'est chercher à leur faire désirer la perfection de cette foi, ainsi que du comportement pratique qu'elle suppose.

Ceci implique forcément l'exercice d'une influence. Précisons-le aussitôt : non point d'une influence « convertissante » par elle-même, ce qui serait proprement une erreur. Seule la grâce divine convertit, ou plutôt elle seule amène l'homme à *se* convertir. En rigueur de termes, l'apôtre — appelons-le ainsi pour faire court — ne convertit point. C'est Dieu et Lui seul qui opère cette « *metanoia* », ce changement radical d'esprit qui fait qu'un être passe de la mort à la vie et respire désormais dans le Royaume.

Une remarque s'impose de prime abord : n'allons pas poser le problème incorrectement dès le point de départ en cherchant à déterminer quelles peuvent être, dans l'apostolat exercé, la part de Dieu, la part de l'« apôtre » et la part du « converti »[1], comme s'il s'agissait

---

BIBLIOGRAPHIE SOMMAIRE. — M. Nédoncelle, *Les faits de conversion devant la réflexion chrétienne,* dans le volume collectif *J'ai rencontré le Dieu vivant,* Editions de la Revue des Jeunes, Collection *Foi vivante,* Paris, 1952. — R. Girault, *Suggestions pour une théologie missionnaire,* même volume collectif. — J. Mouroux, *Je crois en Toi* (Structure personnelle de la foi), Editions de la Revue des Jeunes, même collection, Paris, 1949. — R. Guardini, *Vie de la Foi,* Editions de la Revue des Jeunes, même collection, Paris, 1952. — Henri-Pierre de Lagneau, *Apostolat des premiers chrétiens,* Les Editions Ouvrières, Collection *Eglise d'hier et d'aujourd'hui,* Paris, 1957.

1. Appelons ainsi, pour abréger, celui qui, d'où qu'il vienne, fût-ce d'un christianisme tiède, accède, au sein du christianisme, à la vie « en esprit et en vérité ».

de mesurer les rapports entre plusieurs forces hétérogènes s'appliquant en un même point. On aboutirait alors à des problèmes insolubles, du simple fait que les questions de dosage ne sont point de mise ici. Dans l'action apostolique, dont il importe d'avoir une notion théologique correcte, tout est de Dieu, tout est de l'apôtre et tout est du converti, tout comme dans un acte de charité parfaite, par exemple, tout est de la grâce divine, et cependant cet acte demeure authentiquement humain [2]. En effet, l'action de Dieu, l'action de l'apôtre et l'action du converti ne s'exercent pas au même plan : tout d'abord, l'agir divin transcendant ne fait aucunement nombre avec les actions humaines, et ensuite, l'action de l'apôtre sur le converti n'est pas de même type — il faut l'espérer — que celle qu'il exerce sur un véhicule, par exemple, ou sur un animal. Ne se situant pas au même plan, ces actions diverses — *qui, en aucun cas, ne font nombre* — ne sauraient entrer en concurrence.

Laissons de côté la question, bien connue des théologiens et particulièrement délicate à aborder, des rapports de la grâce divine et de la liberté humaine [3], et bornons-nous à examiner aussi clairement que possible la question des rapports entre *celui qui exerce* l'apostolat (l'apôtre au sens large) et celui à qui s'adresse l'œuvre apostolique, *celui sur qui s'exerce* ou tente de s'exercer cette influence d'un type particulier que l'on nomme l'apostolat. C'est à l'étude de ce point précis que nous entendons borner nos recherches.

TÉMOIGNAGE ET LIBERTÉ.

Ce que réalise — ou doit réaliser — l'apôtre, en union, bien sûr, avec la grâce divine, c'est ce que j'appellerai un témoignage influent en puissance. Par sa simple existence, il est la preuve subsistante qu'il est possible d'être chrétien, non seulement sans avoir à renier de soi rien de valable, mais même, il atteste que l'homme ne réalise la plénitude de soi qu'en relation avec la religion de Jésus-Christ. Du moins, hâtons-nous de le dire, en est-il ainsi en droit.

Mais ce témoignage n'est influent qu'en puissance, c'est-à-dire qu'il l'est dans la seule mesure où la liberté de l'autre accepte de s'ouvrir à lui et le reçoit comme tel. Pour qu'il y ait influence, il faut être deux. L'action de l'apôtre rencontre la liberté personnelle de l'autre, ou plutôt, disons que action apostolique et liberté se conjuguent, car le mot de rencontre fait trop penser au choc de deux mobi-

---

2. Voir sur ce point H. de Montcheuil, S. J., *Grâce et Liberté*, dans *Recherches et Débats du Centre catholique des Intellectuels français*, juin-juillet 1950.

3. Je me permets de renvoyer le lecteur à mon livre *Servitude de la Liberté?* chez Arthème Fayard, Coll. « Je sais - Je crois », Paris, 1958.

les animés de mouvements différemment orientés. En un tel domaine, on ne se défie jamais assez du matérialisme spontané de l'imagination banale.

Soulignons-le, l'autre, l'être à « convertir », ou plutôt l'être que l'apôtre souhaite voir *se* convertir, est fondamentalement libre. Certes, « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés [4] », mais Il veut que leur acte d'adhésion au Royaume soit l'expression foncière du meilleur d'eux-mêmes. Il entend que cet acte soit leur conscience elle-même, leur conscience « adhérante » s'exprimant comme telle. L'acte de foi est cela, ou il doit tendre à l'être. Mais ici, n'allons pas imaginer un acte de foi qui serait, si j'ose dire, de modèle « standard ». C'est chaque fois l'acte d'une conscience, ou mieux, d'une personne qui, en ce monde, est seule à pouvoir prononcer son « Amen » personnel, seule à pouvoir énoncer ce « Oui » unique que Dieu suscite, seule à pouvoir donner l'accord original de sa conscience unique avec un donné d'un type particulier, qui s'impose à elle comme il s'impose à la multitude des autres consciences.

LA FOI COMME VOCATION.

Le recours à la notion de vocation éclairerait peut-être ce point délicat. L'acte de foi d'un chacun pourrait être considéré comme la réponse rigoureusement personnelle à une vocation, elle aussi rigoureusement personnelle [5], à un appel personnel de la grâce adressé à chacun. « Entre Dieu et chaque âme existe un rapport personnel qui est un rapport de vocation. Dieu a fait chaque âme pour Lui, pour qu'elle Le glorifie et s'épanouisse en Le rejoignant par sa liberté. Seul, Il connaît son nom éternel, ce nom de grâce qui ne lui sera pas dévoilé ici-bas et qui est cependant sa réalité la plus profonde. Quand Il appelle une âme, c'est ce nom que, mystérieusement, Il lui fait entendre... Appel délicat, intime, particularisé, qui n'est jamais identique pour deux âmes, — même touchées de la même parole ou du même signe, — parce qu'il s'agit toujours du Dieu Personnel attirant à soi une âme personnelle [6] ». C'est dans cette optique qu'il faut regarder la conversion si l'on ne veut pas courir le risque d'une retombée du personnel dans le juridique. « En son principe, écrit M.

4. 1 Tm 2, 4.

5. Bien qu'elle ait à se réaliser au sein d'une communauté ecclésiale. Personne renvoie toujours à communauté : les thèses du Personnalisme chrétien ont assez clairement montré que nul, en ce monde, n'est une île... C'est à l'œuvre de M. Nédoncelle que je tiens à référer en priorité le lecteur, ainsi qu'à G. Marcel, G. Madinier, J. Lacroix, etc.

6. J. Mouroux, *Je crois en Toi*, Ed. de la Revue des Jeunes, Paris, 1949, p. 21 et pp. 23-24.

Nédoncelle, la conversion n'est pas autre chose que la découverte, par un individu, de sa plus profonde vocation [7] ».

MULTIPLICITÉ INDÉFINIE DES TYPES DE FOI.

Or, par le fait même que chaque homme, en disant *je*, prononce quelque chose d'unique, de sans pareil, il ne saurait exister d'acte de foi passe-partout, qu'il suffirait à n'importe qui d'accomplir pour avoir du même coup répondu à sa vocation. Certes, l'objet de la foi chrétienne s'impose comme une donnée et il ne peut qu'être identique pour tous. Mais l'acte d'adhésion à ce donné diffère à l'infini, selon l'indéfinie multiplicité des consciences personnelles. Dans une étude intéressante sur la question, R. Guardini a bien montré l'étonnante diversité des formes que revêt avec les individus une seule et même foi. Il nous paraît utile de suivre l'auteur dans les détails de son analyse. Il y a par exemple l'homme « dont toute l'existence prend sa source dans le cœur [8] ». Dès lors, « avoir la foi signifie, dans son cas, avoir reconnu que le monde ne pourra jamais le satisfaire, et que l'espace nécessaire au mouvement de son cœur, l'ultime objet et le plein épanouissement de son amour ne sauraient exister que dans le Christ [9] ». A côté de ce type de foi, il y a celle de l'homme « dont toute la personnalité est centrée sur la recherche de la vérité [10] ». Elle consistera dans la conscience qu'il aura de ce que « cette lumière sublime, cet achèvement ultime, cette paix où l'esprit se trouve enfin comblé ne sauraient être trouvés dans le monde lui-même, mais qu'ils prennent source dans la Révélation [11] ». Il y a aussi les hommes « dont l'élan le plus profond est d'ordre moral [12] », ceux qui ont « faim et soif de justice [13] ». Pour eux, la foi sera une adhésion au Christ qui rend possible ce qui ne l'était pas. « Etre croyant c'est vivre alors sur les traces du Christ : s'inspirer des conseils et des ordres, des exemples et des paraboles qu'Il a donnés [14] ». D'autres hommes ont pour préoccupation centrale la recherche de l'ordre, de l'unité. « Pour eux, croire, c'est découvrir Dieu comme la puissance ordonnatrice sacrée, comme le Seigneur absolument juste, sage et maître de tout

7. M. Nédoncelle, *Les faits de conversion devant la religion chrétienne*, dans *J'ai rencontré le Dieu vivant*, Ed. de la Revue des Jeunes, Paris, 1952, p. 28.
8. R. Guardini, *Vie de la Foi*, Ed. de la Revue des Jeunes, Paris, 1951, p. 74.
9. R. Guardini, *op. cit.*, p. 75.
10. R. Guardini, *op. cit.*, p. 76.
11. R. Guardini, *op. cit.*, p. 77.
12. R. Guardini, *op. cit.*, p. 78.
13. Mt 5, 8.
14. R. Guardini, *op. cit.*, p. 78.

ce qui existe — et lui soumettre leur liberté propre [15] ». D'autres êtres auront « une expérience particulièrement profonde de ce que l'existence présente d'inconsistant et de court [16] ». Ces hommes, centrés sur la contingence et sur ce qui l'explique et la justifie, aspirent de toutes leurs forces au plénier, à la plénitude comblante de la réalité absolue. « Croire signifie ici entrer dans le domaine de l'authentique réalité et de la vraie vie, soutenu par l'expérience d'y prendre part peu à peu [17] ». C'était, on s'en souvient peut-être, la foi de Newman : « Ex umbris et imaginibus ad Veritatem... ».

Cette galerie de personnages n'est, bien sûr, aucunement exhaustive mais elle peut donner déjà quelque idée de la diversité des formes de la même foi. Au reste, il est évident que ces différentes formes se combinent entre elles pour composer d'autres types plus complexes d'adhésion. Comme le dit encore R. Guardini : « Partout c'est la même foi ; mais le point de départ et l'impulsion principale sont différents. Différents aussi leurs contenus appropriés aux options personnelles, ce qui n'empêche que l'objet de la foi reste un et les contient tous [18] ». L'« Amen » de la foi revêt, on le voit mieux maintenant, autant de formes particulières qu'il y a de consciences personnelles. Or, c'est à la nature même de cet « Amen », c'est à la nature foncièrement et rigoureusement personnelle de cet accord unique que doit s'ordonner l'influence en matière d'apostolat. Ceci devrait être facile à comprendre. Il apparaît clairement à tout le monde, du moins aux êtres normalement évolués, que l'on ne « convertit » point par la violence ou par la terreur. On ne convertit pas non plus par la pression morale et envoûtement — encore que pour beaucoup de gens, ce soit déjà moins évident... Je pense au mot cruel de Jean-Paul, un héros de Mauriac : « Telle âme à qui je supposais me dévouer, n'a jamais servi qu'à enrichir ma collection [19] ».

Mais allons plus loin. Ce que le plus grand nombre ne parvient pas à comprendre, en dépit des meilleures intentions, c'est que l'acte de foi étant un acte personnel, l'acte d'une conscience unique en ce monde, l'apostolat ne peut en aucun cas consister à faire pression sur un être pour qu'il adhère à Jésus-Christ selon un type rigoureusement déterminé, « standard », d'adhésion. Nombreux — innombrables — sont ceux qui réduisent les formes diverses de l'acte de foi à une unité inquiétante. Il n'y a, selon eux, de forme valable de foi que la leur propre. L'égoïsme sait toujours se trouver une place assise. Et

15. R. Guardini, *op. cit.*, p. 79.
16. R. Guardini, *op. cit.*, p. 79.
17. R. Guardini, *op. cit.*, p. 80.
18. R. Guardini, *op. cit.*, pp. 80-81.
19. F. Mauriac, *L'Enfant chargé de chaînes*, Paris, 1929, p. 78.

donc, pour beaucoup, « faire de l'apostolat », cela consiste à influer sur d'autres êtres pour les conduire dès que possible non seulement à professer le même *Credo*, ce qui serait bien, mais encore, si j'ose dire, à le chanter sur le même ton. Je prends une analogie très simple : celle de la vie religieuse. On admet, plus ou moins facilement, certes, mais on admet que la vie religieuse est susceptible d'un nombre indéfini de formes spécifiques de réalisation, depuis le Carmel jusqu'à saint Vincent de Paul, en passant par la Visitation et les Missions. Il ne viendrait à l'idée d'aucun être normal de prétendre qu'il n'est de démarche religieuse valable *que* la contemplation carmélitaine... On admet qu'il y ait plusieurs demeures dans la Maison du Père. Pour l'acte de foi, il doit en aller de même, et il faut mettre — admettre est le minimum... — qu'il se réalise de bien des façons, variant à l'infini selon la diversité des structures personnelles, selon la multiplicité des consciences individuelles, et qu'il ne saurait être question d'en réduire arbitrairement le type à une unité déterminée. D'autant que — est-ce un hasard? — ce qui est adopté comme critère de l'acte de foi-type est toujours, de près ou de loin, un produit de la conscience propre et de son histoire. On devine ce qui se dissimule d'égoïsme infantile sous ces attitudes si courantes, mais il n'est pas dans mon propos de poursuivre l'enquête dans ce sens, en dépit de l'intérêt qu'il y aurait à le faire.

LA FOI COMME HISTOIRE.

D'un autre point de vue, il importe également de souligner qu'il n'y a pas et ne peut y avoir d'« état de réponse à sa vocation », dans lequel on serait installé à jamais, une fois posé l'« acte de réponse », acte quasi-miraculeux et infiniment commode. Ce serait confondre les plans et, une fois de plus, se mouvoir sur le plan juridique en se figurant être au plan ontologique. Il faut admettre ici non seulement, comme il vient d'être dit, toutes les variantes possibles dans le choix des itinéraires vers Dieu, mais encore, au sein d'une même personne, il faut admettre les tâtonnements, les approximations successives, les remises en question, les retours, bref toute une histoire de la foi personnelle. Et cette histoire, comme le dit R. Guardini, « engage l'homme tout entier, dans sa singularité, ses forces et ses faiblesses, son tempérament, ses expériences et son milieu. Comme toute autre, l'histoire de la foi se perd dans l'obscurité impénétrable du destin [20] ». Voilà qui déroute et même indispose ceux qui veulent du parfait à tout coup, et tout de suite, et toujours. Et cependant, cette manière de voir, historique, réaliste, est celle même de l'Eglise, dans sa meil-

20. R. Guardini, *op. cit.*, p. 34.

leure tradition. Quand elle parle de la vertu théologale de Foi, l'Eglise catholique a grand soin de noter que cette vertu ne se perd que par un acte qui lui soit directement contraire. C'est indiquer du même coup que la vie de foi peut connaître — et connaît en fait — un bouillonnement plus ou moins intense, conditionné par les structures de chacun, par ce que l'on pourrait appeler son substrat personnel, sans pour autant que la vertu de foi disparaisse.

On devine donc que l'influence de l'apôtre doit se conjuguer avec ce qu'il y a de plus profond et de plus intime chez ses frères. Elle doit composer avec ce pouvoir fondamental que chacun, en ce monde, détient d'être lui-même et de l'être d'une façon unique et originale à chaque instant de sa vie.

En un mot, l'influence apostolique doit se conjuguer avec des libertés et travailler avec elles. Elle doit être libératrice, constructrice de libertés chrétiennes. Pour préciser davantage la nature vraie de l'influence libératrice en matière d'apostolat ainsi que les modalités de son exercice, nous allons examiner successivement ce dernier point selon deux directions : d'une part nous verrons l'obligation qu'a l'apôtre de *reconnaître* la liberté des autres, et d'autre part, le devoir qui lui incombe de *promouvoir* cette liberté d'autrui. Ceci nous amènera à dégager des considérations immédiatement pratiques.

RECONNAÎTRE LA LIBERTÉ DES AUTRES.

C'est plus difficile qu'on pourrait le penser de prime abord. Car s'il est relativement facile de reconnaître l'existence d'un *objet*, il est beaucoup plus délicat de reconnaître l'existence autonome d'un *sujet*. Bien des choses, en effet, font écran entre ma subjectivité saisissante et la subjectivité saisissable de l'autre. Le principal obstacle à la saisie, que nous dirons fraternelle, de l'autre comme libre, c'est le contact permanent que nous avons avec nous-même. Notre premier mouvement, face aux autres, c'est hélas ! de nous replier sur nous-même, de nous « dédoubler » en quelque sorte et de converser avec nous-même à propos de « lui », de l'étranger. En d'autres termes, je fais comparaître l'autre devant une sorte de tribunal composé de moi-même discutant avec moi-même et je pars aux renseignements : qu'y a-t-il en *lui* qui *me* ressemble? En quoi pourrai-je *l'*amener à *me* ressembler? Au fond, sans tellement que je m'en doute, au lieu d'une saisie inter-subjective, je pratique une objectivation réductrice [21].

21. Ce processus spontané a retenu, on le sait, l'attention toute particulière de M. Gabriel Marcel. On verrait notamment *Homo viator* (Aubier, Paris, 1944) et aussi *Etre et Avoir* (Aubier, Paris, 1935).

Maintenant, comme par ailleurs nous avons forcément un style de vie qui nous est propre, des systèmes de références qui nous sont familiers, nous sommes spontanément portés à estimer que ce style de vie est le meilleur, que ces systèmes de références sont pratiquement les seuls possibles et en tout cas les seuls convenables. Cette tentation — où se manifeste le même égocentrisme que nous signalions plus haut — est tellement répandue et si mal connue, qu'il vaut d'y insister.

Nous nous figurons volontiers que nous détenons en tous ordres le meilleur, depuis la meilleure technique pour réussir la sauce mayonnaise, jusqu'à la meilleure façon d'organiser sa vie, ses dépenses, ses loisirs ou sa vie religieuse. Nous détenons, bien sûr, la meilleure façon de croire en Dieu ou, à tout le moins, nous sommes persuadés de détenir les vrais critères de l'acte de foi. Et donc, comme notre façon de voir est censée la meilleure, avec la meilleure foi du monde, nous nous faisons un devoir de conscience de l'imposer aux autres. La foi religieuse et son domaine fournit ici un exemple privilégié. Sur ce point, pourtant si délicat, en toute innocence, nous reprenons à notre compte la déclaration ingénue du pharisien : « Seigneur, je te rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes... » Il y a une manière de dire cela qui ne nous fait pas du tout horreur, bien au contraire... Et c'est cette ingénuité de mauvais aloi qu'il nous faut ici dénoncer, fût-ce un peu brutalement.

La psychologie moderne apporte là-dessus bien des lumières, assez crues, du reste, mais fort utiles. Car si nous tenons tant à certaines attitudes religieuses ou morales, ce peut être, certes, en tout bien tout honneur, par amour de Dieu et du prochain. (En général, remarquons-le, la garantie de droiture en est fournie par la discrétion même dont nous usons dans leur propagation : *a priori*, nous laissons aux autres une grande liberté sur ce point). Mais ce peut être aussi par réaction inconsciente, instinctive contre des obligations qui nous blessent et nous restreignent profondément. Et comme nous nous voyons condamnés à y vivre, nous nous vengeons inconsciemment de notre esclavage en forçant les autres à partager nos chaînes. Voilà qui, peut-être, fera sursauter. C'est pourtant un sujet classique d'observation [22].

Bien souvent, — le plus souvent — devant une situation déterminée, quelle est notre attitude personnelle? C'est de nous dire : si j'étais à la place de cette personne, que ferais-je *moi?* Je ferais ceci. Donc cette personne doit faire également ceci. C'est généralement ce

22. Voir sur ce point l'ouvrage classique du Dr. Ch. Odier, *Les deux sources, consciente et inconsciente, de la vie morale*, Ed. de la Baconnière, Neuchâtel, 1947.

qu'on appelle « se mettre à la place des autres »... De fait, nous nous y mettons. Nous nous y mettons tellement bien, que nous en chassons l'autre. Nous nous installons au cœur même de la place, avec armes, bagages et principes. Et du coup, tout devient clair ou à peu près : en effet, il n'y a plus alors qu'à appliquer à une conjoncture particulière *nos* principes habituels de solution, sans d'ailleurs en contrôler la source ni les modalités d'application, puisque, encore une fois, « cela va de soi ».

Certes, cela va de soi, mais *pour moi,* car ce comportement fait partie de ma vision du monde, il fait corps avec moi depuis toujours. Mais *pour l'autre?* Or précisément, l'autre... est autrement. Et c'est là ce qu'il faut admettre : c'est toute la question.

Je dis : admettre. C'est le minimum exigé. Car pour bien faire, il faudrait dépasser ce stade purement négatif de l'admission impérée ou chagrine, et parvenir au stade positif, celui où l'on *veut* l'altérité de l'autre comme telle, parce qu'on a su en reconnaître la valeur unique. C'est alors le stade de l'amour qui, loin de tendre à un nivellement réducteur des personnes, en exalte au contraire la distinction, la maintient et la souhaite [23].

Nous comprenons plus facilement maintenant que le devoir apostolique du chrétien comporte cette obligation : admettre de bon cœur que les autres soient autrement. Mais ajoutons une précision, capitale à mon sens : il est relativement aisé d'admettre cette proposition *intellectuellement.* Ce sont de ces choses qui se pratiquent facilement sur le papier. La théorie en est aisée. Mais il est bien moins commode de l'admettre *affectivement,* ce qui est pourtant la condition nécessaire d'une acceptation *effective.*

Il faut en effet accepter ce dépaysement total ou presque, ce bouleversement de nos façons de voir, de penser, d'agir ou de réagir. Comprendre que les autres puissent être différents de nous, sans pour autant être absurdes ou forcément pécheurs. Ceci suppose un profond détachement de soi, une désappropriation qui va plus loin infiniment qu'on ne le pense de prime abord. Car il faut non seulement que je renonce à ce qui me semble préférable — ce qui, déjà, est difficile — mais il faut encore que je renonce à croire que s'impose forcément aux autres, actuellement, ce qui s'impose à moi et qui, d'ailleurs, peut être bon et même excellent en soi. Quand il s'agit de questions de foi et de morale, cela devient plus particulièrement délicat. Comme l'écrit M. Nédoncelle, « il n'est pas donné à tous les hommes de lire plus loin que les premiers mots du *Credo* et de découvrir explicitement l'ordre entier de la Révélation dans la croyance en

23. Voir sur ce point la belle analyse de G. Madinier, *Conscience et Amour,* Presses Universitaires de France, Paris, 1947, pp. 93 et suiv.

Dieu. Il peut donc y avoir des conversions authentiquement religieuses qui s'accompagnent d'une méconnaissance superficielle, apparente, violente peut-être, de Jésus-Christ et de l'Eglise. Elles sont spirituellement valables, bien qu'elles soient objectivement déficientes et qu'elles s'arrêtent en-deçà de leur terme normal [24] ». Peut-être devrions-nous y réfléchir davantage, au lieu de nous récrier devant le caractère déroutant, voire biscornu, de certains itinéraires religieux. Certains refus obstinés de Dieu sont à regarder aussi selon cette optique, qui est celle de l'Eglise, n'en déplaise à certains plus enclins à condamner qu'à comprendre. C'est J. Maritain lui-même qui nous y invite, dans une page très ferme : « Le refus spéculatif de Dieu comme fin et comme règle suprême de la vie humaine n'est pas nécessairement, pour tel esprit aveuglé, le refus pratique d'ordonner sa propre vie à ce même Dieu dont il ne sait plus le nom... Sous des noms quelconques, qui ne sont pas celui de Dieu, il se peut (nul ne le sait que Dieu même) que l'acte intérieur de pensée produit par une âme porte sur une réalité qui, de fait, soit vraiment Dieu. Car (...) il peut y avoir discordance entre ce que nous croyons en réalité et les idées par lesquelles nous exprimons à nous-mêmes ce que nous croyons, et prenons conscience de notre croyance [25] ».

Il y a là une liberté qui s'exerce, mystérieuse comme toute liberté, une liberté dont l'exercice peut, certes, nous dérouter ou nous agacer, mais qu'il faut savoir humblement reconnaître et respecter. C'est alors qu'il nous faut être, dans l'instant, l'ami qui écoute et qui cherche à comprendre. Nous devons savoir qu'au fond, il est aussi naturel à l'autre d'agir et de réagir comme il agit et réagit, qu'il peut nous être naturel, à nous, d'agir et de réagir comme il *faut* que nous le fassions. Cet effort d'ouverture et de compréhension rejoint l'Evangile où il est dit que le Pasteur connaît son troupeau et appelle chaque brebis par son nom.

Ce consentement à l'altérité, encore une fois, est la chose la plus difficile qui soit, et la psychologie moderne y voit à juste titre une pierre de touche révélant l'harmonie du développement évolutif personnel. Mieux une évolution personnelle est réussie, moins l'être a de peine à consentir à l'altérité d'autrui. A chacun de nous de s'interroger sur ce point, avec l'aide des gens de bon sens et, au besoin, avec l'aide des gens de technique.

---

24. M. Nédoncelle, *op. cit.*, pp. 20-21.
25. J. Maritain, *L'Humanisme intégral*, Aubier, Paris, 1936, p. 73.

PROMOUVOIR LA LIBERTÉ D'AUTRUI.

Si nous avons compris ce qu'est une liberté, si nous avons effectivement admis qu'il puisse exister des libertés à côté de la nôtre et en rapport constant avec elle, si vraiment nous avons *reconnu* ces libertés, nous comprenons alors, par le fait même, qu'il ne saurait être question d'agir sur elles — fût-ce sous couvert d'apostolat — comme on agit, par exemple, sur une force de type physique. Car si l'on opérait ainsi sur une liberté afin de la modifier, on la détruirait par le fait même. On doit en dire autant d'une influence qui s'exercerait sans tenir compte de l'altérité foncière de l'autre, et sans la respecter, comme c'est le cas dans la pression morale. Au reste, le sens commun ne s'y trompe pas : il voit une circonstance atténuante là où une infraction a été commise par une personne agissant sous l'empire d'une influence étrangère.

L'influence, fût-ce la plus valable, ne doit pas s'exercer du dehors. Elle ne doit pas procéder par fascination, du moins principalement. Elle ne doit pas inciter à l'imitation, qui représente, selon l'expression de M. G. Gusdorf, « l'adhésion toute mécanique de l'homme à l'homme [26] ». On serait alors tout près du snobisme, de l'engouement et de la mode. Elle doit procéder, si j'ose dire, par rayonnement accepté, par sympathie. « La sympathie, poursuit M. G. Gusdorf, apparaît en fin de compte comme le moyen le plus authentique de l'action de l'homme sur l'homme. L'existence de l'autre est ici reconnue. C'est elle qui est, dans sa vérité essentielle, l'intention poursuivie. Il ne s'agit pas de construire arbitrairement celui qu'on aime, ni de vouloir pour lui une fin qui ne soit pas en lui... Voie de l'intériorité, d'où tout impérialisme est absent [27] ».

Ici, nous rencontrons la question si importante de l'influence dans son exercice normal et profitable. Chacun de nous subit à longueur de journée des influences. C'est naturel et bon, et c'est d'ailleurs parfaitement inévitable : il ne saurait jamais être question de se soustraire tout à fait à cette balistique étrange des influences inter-subjectives et de se construire soi-même par ses propres moyens. Vœu chimérique dont l'absurdité a été particulièrement mise en lumière par les travaux de l'école personnaliste. Nul ne devient libre tout seul. Certes, je suis bien appelé à l'autonomie. « Mais, comme l'écrit M. Nédoncelle, voué à l'autonomie dès que je pense, je ne peux échapper à la dépendance tant que je suis. Mon être est fait de multiples influences. Je surgis sous l'effet de la nature, je suis façonné à cha-

26. G. Gusdorf, *Traité de l'existence morale*, A. Colin, Paris, 1949, p. 221. Il serait bon de lire ce qui a trait à l'influence, soit les pp. 218 à 223.
27. G. Gusdorf, *op. cit.*, p. 222.

que instant par d'autres êtres pensants, qui m'ont élevé, instruit, attaqué ou aimé... [28] ». De fait, chacun de nous, tour à tour, reçoit et rayonne des influences variées. Et le devoir qui incombe à tout homme, c'est d'aider chacun à découvrir *sa* personnalité, et ainsi d'ordonner à cette découverte son action volontaire. Chacun de nous doit aider les autres à se découvrir et à se faire. Mais précisons : il ne s'agit évidemment pas d'amener l'autre à réaliser un type donné de personnalité concordant avec nos vues propres, répondant aux exigences de nos critères personnels, correspondant à nos canons en la matière. Contrairement aux visées si courantes de cet impérialisme ingénu, ce à quoi il faut tendre, c'est à offrir à l'autre une possibilité supplémentaire de devenir lui-même en plénitude. Et l'apostolat chrétien ne fait pas exception à cette règle fondamentale, de droit naturel, selon laquelle rien ne doit s'entreprendre qui risque de violer l'originalité irréductible, sacrée, de la conscience d'autrui.

Que doit donc donner l'apôtre chrétien? De quoi doit-il offrir l'exemple? De tel comportement à adopter? De tel style de vie à réaliser? Peut-être serait-ce trop simple. A vrai dire, rien de cela ne va au fond des choses. Ce dont il s'agit, pour lui, c'est de témoigner. Il lui faut offrir aux autres la présence rassurante d'un être harmonieux, équilibré, généreux, s'efforçant d'accomplir droitement, à sa manière, l'essentiel de la religion de Jésus-Christ. « Nul n'est heureux comme un vrai chrétien, note Pascal, ni raisonnable, ni vertueux, ni aimable... [29] ». Lui-même ajoutait, il est vrai, qu'il n'y en a guère : « Il y a peu de vrais chrétiens, je dis même pour la foi. Il y en a bien qui croient, mais par superstition, il y en a bien qui ne croient pas, mais par libertinage : peu sont entre deux... [30] ». Devenir chrétien n'est pas apprendre à porter enseigne, et l'apôtre, surtout s'il est doué d'une personnalité impérieuse, fera bien de méditer souvent sur ce point. L'œuvre apostolique ne saurait consister à imposer *tamquam auctoritatem habens* un canevas à développer, mais bien à aider l'autre à trouver sa manière à lui, bien à lui, unique, originale, d'accéder à l'Evangile de Jésus-Christ. Jamais il ne peut s'agir d'inciter les autres à une imitation du chrétien que nous sommes, imitation passive en son fond, même si elle exige pour se réaliser un déploiement énorme d'énergie volontaire et obstinée. Car alors, l'apostolat chrétien reviendrait à créer autour de soi des êtres aliénés, au sens étymologique du terme, dont le style de vie et les systèmes de références seraient toujours et irrémédiablement empruntés à la petite semaine. On serait alors très près du résultat habituel des propagandes, et à ce résultat

28. M. Nédoncelle, *Existe-t-il une Philosophie chrétienne?*, Paris, Arthème Fayard, 1956, p. 95.
29. *Pensées*, Brunschvicg minor, n° 541.
30. *Pensées*, n° 256.

pratique, l'excellence et la pureté du motif ne peuvent rien changer.

L'apostolat chrétien, comme toute œuvre d'éducation vraie, s'exerce droitement lorsqu'un chrétien réussi, harmonieux, communique à un autre être, par son rayonnement, le désir nouveau de devenir, lui aussi, *mais à sa manière,* un chrétien réussi et harmonieux. De ces rencontres personnalisantes avec l'apôtre, il arrive en effet que se dégage aux yeux de celui qu'on peut alors, à juste titre, appeler le converti, quelque chose comme un moi nouveau, un moi jusqu'alors inconnu mais qui, d'un seul coup, se révèle plus réel infiniment que tout ce qui l'avait préparé. C'est toute la vie, passée, présente et future, qui se regroupe alors sous la direction de ce moi nouveau, de ce moi christianisé. « Ce n'est plus sur tes dires que nous croyons; nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons qu'il est vraiment le Sauveur du monde » [31]. C'est alors seulement qu'on peut parler de conversion véridique et d'apostolat véritable.

Mais ceci est — on le devine — beaucoup plus difficile, plus exigeant et plus lent que l'activité de surface qu'on décore si souvent et, à mon sens, si légèrement, du nom d'apostolat.

Meaux (Seine-et-Marne)
8 Rue de Châge.

Lucien JERPHAGNON
Professeur au Grand Séminaire.

31. Jn 4, 42. Il serait particulièrement intéressant d'aller voir, à ce propos, le commentaire que donne saint Jean Chrysostome de cet épisode évangélique. Après avoir mis en parallèle l'attitude des Apôtres qui ont planté là leurs filets et l'attitude de la Samaritaine qui laisse là son amphore, l'auteur poursuit : « Vois comme son discours est habile. Elle ne dit pas : « Venez voir le Christ ». Mais, de même que le Christ l'avait gagnée en s'adaptant à son esprit, elle pique leur curiosité : « Venez, dit-elle, voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai fait... Ne serait-ce pas le Messie? » (...) Remarquez, encore une fois, la grande habileté de la femme. Elle n'affirme pas clairement; elle ne cache rien non plus. *Car elle ne voulait pas amener les autres à penser comme elle; elle voulait qu'ils entendent le Christ, qu'ils partagent alors son propre avis, ce qui rendait la chose plus acceptable...* Elle ne dit pas : « Venez et voyez », mais « Venez voir », ce qui était moins péremptoire et plus facile à accepter. Car elle savait, et parfaitement, elle qui avait bu à cette source, qu'il arriverait à ses concitoyens ce qui lui était arrivé à elle » (*In Jo. hom.* 34. Nous empruntons la traduction de notre savant ami H. Tardif. C'est nous qui soulignons).